

Petites histoires et grandes théories sur le monde naturel : contes populaires, créationnisme et théories de l'évolution

Par **Michel BARATAUD**
(michel.barataud1@orange.fr)



Noé demanda à toutes les bêtes de le faire savoir : il fallait accourir vers l'arche pour s'y réfugier et s'y abriter de la pluie ; ceux qui ne s'y rendraient pas verraient leur espèce disparaître à jamais. Vous pensez bien que tous les animaux, en apprenant la nouvelle, accoururent à toutes jambes ! À l'entrée de l'arche, on se bouscula, on se cogna : ce fut un désordre indescriptible. Cette idiote de chouette, qui s'était mise en retard, se présenta alors qu'on s'apprêtait à fermer la porte de l'Arche. Tout était plein , il ne restait pas de place pour elle. Le vieux patriarche la fourra sur le dos de l'âne. Comme sa tête touchait le plafond et que l'âne n'arrêtait pas de s'agiter parce qu'elle enfonçait ses ongles dans son dos pour ne pas tomber, elle se cognait sans arrêt au plafond. À force de se donner des coups et de rester voûtée, elle garda la tête plate et les épaules enfoncées.

Pourquoi la chouette a la tête plate et les épaules enfoncées. Block, M. 1997. 365 contes des pourquoi et comment.



Ce conte d'origine catalane fait partie de ce que l'on appelle les récits étiologiques, que les folkloristes du XIX^e siècle ont appelé les « Pourquoi », et qu'ils classaient dans le registre des croyances et superstitions sur la flore et la faune, racontées en plein air (MONCOMBLE, 1993).

Ces histoires se situent toujours au passé, et visent à donner une explication des caractéristiques du monde naturel. Des animaux très divers sont mis en scène ; leur existence ou leur morphologie résulte d'un processus de création (le plus souvent divine) non définitif, suivi de modifications accidentelles qu'ils conserveront jusqu'à nos jours. Ces contes sont ainsi une forme de résumé saisissant des théories sur l'histoire naturelle que les naturalistes ont échafaudées durant les XVIII^e et XIX^e siècles. Ils témoignent que la pensée scientifique s'imprègne toujours du contexte qui prévaut en son temps et en son lieu. Les croyances populaires, qui ont bercé tant d'enfances, ne sont pas anodines dans le développement de notre perception des mécanismes naturels et des rapports sociaux.

Les différentes visions du monde par les humains sont reliées aux moyens d'observation disponibles, eux-mêmes dépendants de l'histoire des sociétés. Le type et la complexité d'organisation des systèmes de pouvoir plus ou moins structurés et hiérarchisés, expliquent certainement en partie l'évolution de la pensée collective.

Les populations paléolithiques étaient organisées en sociétés claniques ou tribales avec des enjeux de pouvoir à

faible échelle, une transmission culturelle orale (limitant la diffusion géographique et le cumul d'informations de plus en plus complexes et structurées), et une technologie simple adaptée aux besoins de petits groupes autonomes. Ce modèle explique bien une explication des mystères du monde par les seuls mythes, ces derniers étant extraits de la réalité observable et lui restant reliés, comme une extension familière et fonctionnelle.

Dans ce contexte, une origine par création (selon des déclinaisons sans doute très diverses selon les époques et les lieux) est la plus parcimonieuse à imaginer dans un groupe humain. Ce qui est mystérieux, grandiose, nous dépasse et ne peut donc être expliqué que par quelque chose de plus grand que nous. Le divin se ramifie dans tout les éléments naturels ; ce mode de représentation de ce qui n'est pas nous, s'accompagne logiquement d'une forme d'humilité et de respect, qui devait prévaloir dans une majorité des clans humains. Le sacré est sans doute la forme ancestrale de nos lois sur la protection de la nature.

Le développement des Etats (SCOTT, 2019) déplace l'amplitude de l'action des mythes sur les choses concrètes (HARARI, 2015) et permet progressivement la dominance d'une vision de la Création de plus en plus centrée sur l'homme, à qui le reste de la nature est offert. A ce sujet, l'examen des différences dans les textes bibliques, entre les chapitres 1 et 2 de la Genèse, est intéressant. Dans la Genèse 1, il est décrit la création divine de la Terre, puis de la lumière, des plantes, du Soleil, de la Lune, des animaux (selon une série croissante allant des poissons aux mammifères), puis finalement, au sixième jour, des êtres humains (l'homme et la femme créés ensemble à l'image de Dieu). La chronologie (hautement révélatrice des

importances relatives) dans la Genèse 2 est radicalement différente : Dieu crée Adam sur une planète sans vie ; puis il l'agrémente, pour adoucir sa solitude, des plantes (nécessitant d'être cultivées par l'homme) et des animaux (dont les noms sont choisis par Adam, privilège accordé par Dieu) puis une « aide semblable à lui », la femme (GOULD, 2004 ; p. 149). Les deux récits sont contradictoires, mais ils nous donnent une importance égale, soit par le symbole de préséance fondatrice, soit par celui de l'aboutissement grandiose. La création séparée de l'Homme par un Dieu tout puissant, conduit logiquement aux religions monothéistes (même si celles-ci abandonnent difficilement les lambeaux du polythéisme, comme pour la chrétienté avec la Trinité, la Vierge, les Saints et Saintes). La période scolastique en Europe impose la persistance d'une vision créationniste, l'Eglise maîtrisant la culture de façon exclusive. La Renaissance puis le siècle des Lumières constituent une période transitoire dans la libération de la connaissance, avec un retour aux philosophes grecs mais aussi l'adoption d'une vision rationnelle du monde, toujours active de nos jours.

Au XIX^e siècle, la bourgeoisie prend les clés de la société européenne en général, et de la connaissance en particulier ; elle se libère en pratique du dogme religieux en ne gardant ce dernier que comme convention sociale. Cet héritage du domaine de la recherche culturelle, jumelé avec des moyens financiers à la fois source et conséquence de la production, est le ferment idéal pour un développement technologique fulgurant. Le regard sur le monde est libéré des anciens carcans : le créationnisme, malgré des soubresauts tenaces ici ou là, est supplanté. Jean-Baptiste de Lamarck, naturaliste français auteur en 1800 d'une des premières

théories « transformistes », inspirée des idées courantes à cette époque, hésite entre un agencement du monde gouverné par une puissance interne « mécanique » (une génération spontanée issue des propriétés physico-chimiques de la matière) qui dicte une tendance vers le progrès et la perfection (des unicellulaires aux mammifères), et une force annexe sous influence de l'environnement, minoritaire mais perturbatrice, qui force les organismes à s'adapter aux conditions externes (par transmissibilité de l'acquis) et produit les genres et les espèces. Cette hérédité des caractères acquis, capacité qu'aurait un individu à transmettre à sa descendance un trait morphologique développé au cours de sa vie (des biceps du forgeron au cou de la girafe), a été retenue comme le pilier central du lamarckisme, alors qu'elle était une explication subsidiaire à sa conception de l'évolution. Lamarck n'avait fait que reprendre un principe qui faisait partie depuis longtemps de la sagesse populaire, et qui a survécu



Jean-Baptiste de Lamarck (1744 - 1829)

longtemps après la publication par Darwin, en 1859, de l'Origine des espèces. Ce dernier d'ailleurs n'excluait pas ce mode de transmission héréditaire, même s'il le considérait comme hypothétique et secondaire.

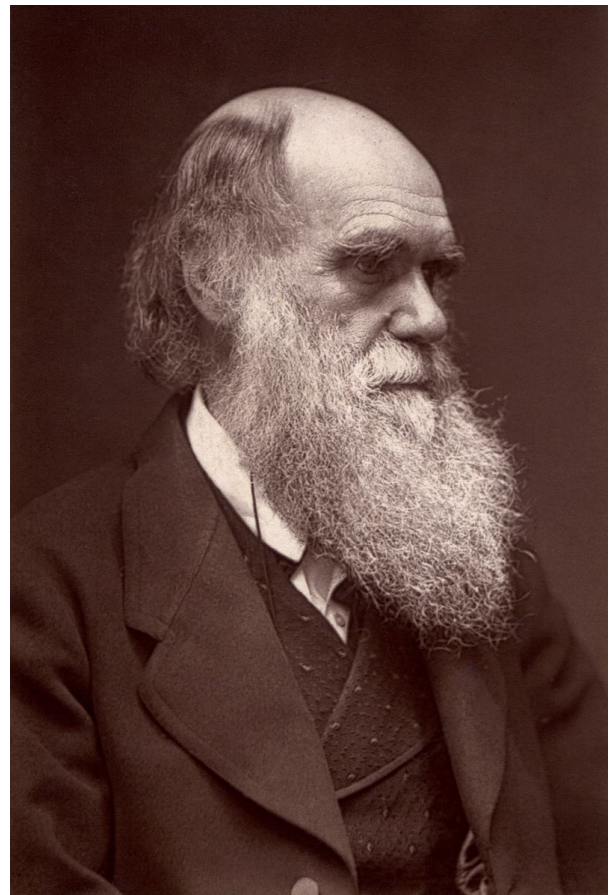
Au début du XX^e siècle, l'entomologiste Jean-Henri Fabre, bien qu'en correspondance avec Charles Darwin qui était alors dans les dernières années de sa vie, ne ménageait pas ses critiques sur le transformisme et l'hérédité. Il butait sur une explication de l'instinct sophistiqué développé par ses sujets d'étude, hésitant entre darwinisme et lamarckisme, tout en restant imprégné de créationnisme. Il était en cela assez représentatif de l'esprit des naturalistes jusque dans les années 1920. Dans « La vie de Jean-Henri Fabre », dixième tome de la collection des Souvenirs entomologiques, LEGROS (1923; p. 204) résume la pensée du célèbre entomologiste de la façon suivante :

Fabre n'a pas encore quitté Orange que Darwin engage avec lui une curieuse correspondance, qui se poursuivra pendant près de deux années encore à Sérignan et qui montre à quel point le génial théoricien du transformisme se passionnait déjà pour ses surprenantes observations.

Il semble que, de son côté, Fabre prend un goût singulier à la discussion, à cause de la parfaite loyauté, de l'évident désir de vérité et aussi de l'ardent intérêt pour ses propres recherches dont il sentait que les lettres de Darwin étaient pleines. « Je ne crois pas, lui écrit ce dernier, qu'il y ait personne en Europe qui admire vos recherches plus que moi ». Aussi s'affectionne-t-il véritablement à lui et s'applique à apprendre l'anglais afin de mieux le comprendre et d'apporter, en même temps, plus de précision dans ses réponses. Et, en vérité, c'est

un spectacle qui promettait d'être prodigieusement intéressant que ces entretiens commencés sur un pareil sujet entre ces deux vastes esprits, en apparence ennemis, mais qui s'estimaient infiniment l'un l'autre.

[...] Mais le pli est pris, et Fabre ne cessera plus désormais de multiplier ses coups d'épingle « à l'énorme et lumineuse vessie du transformisme, pour la dégonfler et la faire apparaître dans toute son inanité ». Et ce ne sera pas un des côtés les moins originaux de son œuvre que cette argumentation incisive et passionnée, où tantôt avec une remarquable puissance de dialectique, tantôt avec une verve un peu narquoise, il s'emploiera à déranger « ce commode oreiller de qui n'a pas le courage de scruter plus à fond ». Il fera d'autant mieux leur procès à « ces synthèses aventureuses, à ces superbes



Charles Darwin (1809 - 1882)

déductions dites philosophiques », qu'il aura lui-même une foi plus inébranlable dans l'absolue certitude de ses propres constatations et qu'il n'affirmera la réalité des faits qu'après les avoir vus et revus à satiété.



Jean-Henri Fabre (1823 - 1915)

Pour revenir aux contes, ils sont une des sources permettant d'appréhender les croyances populaires. En sélectionnant huit ouvrages de contes centrés sur les thématiques de la nature (AMADES, 1994 ; BLOCK, 1995, 1997 & 2010 ; CLÉMENT et al., 1992 ; ESPINASSOUS, 2003 ; KABAKOVA, 2006 ; MONCOMBLE, 1993), j'ai pu me rendre compte de la fréquence relative, parmi les centaines de récits qu'ils contiennent, des différentes interprétations historiques de l'origine du monde naturel, abordées dans 178 d'entre eux.

Les explications créationnistes de l'existence d'une espèce ou d'un caractère phénotypique, sont largement dominantes avec 88,8 %. Le Créateur est nommé de nombreuses façons différentes selon les lieux et les époques, mais sa puissance divine (parfois entravée par un démon, son corollaire négatif incontournable) est la réponse évidente, confortable, aux

mystères de la nature.

La transmissibilité de l'acquis est présente dans les 11,2 % restants. Elle explique de nombreux phénomènes : pourquoi les tortues vivent dans l'eau, les éléphants ont une trompe, le corbeau est noir, la fourmi a la taille fine, la langouste est pliée en deux, la sole est plate, les crabes n'ont pas de tête, le chameau est laid, le scolopendre a de nombreuses pattes, le lézard a la bouche fendue, etc. Les origines de ces contes sont très diverses : Amérique du Nord, Sibérie, Nouvelle-Calédonie, Bénin, Corée, Japon, Allemagne, Guadeloupe, Espagne, Mexique, Groenland, Chine, France, Tibet, Kirghizistan, Russie, Amazonie... Partout donc, et sans doute depuis très longtemps, cette alternative à la création par une puissance divine, a contribué à fournir aux humains une explication sur les origines du monde. La science étant loin d'être étanche au contexte socioculturel de l'époque dans laquelle elle s'insère, il est logique que cette version explicative ait imprégné les esprits dévoués à la connaissance en général, Lamarck l'ayant théorisée en particulier. Il est d'ailleurs édifiant de constater qu'après un siècle de rejet catégorique, durant la période dogmatique du néodarwinisme centrée sur les gènes en tant qu'explication comptable omnipotente, cette option renaît de ses cendres avec l'épigénétique (DANCHIN, 2021).

Et le darwinisme dans les contes populaires ? Il est parfaitement absent des ouvrages consultés. A bien réfléchir, ce n'est guère étonnant. Pour au moins deux raisons. La première est que la théorie de l'évolution expliquée par la sélection naturelle constitue une rupture finalement assez récente avec les anciens concepts, qui par inertie et attachement traditionnel, gardent la préférence. La seconde tient à la révolution psychologique profonde qui marque l'arrivée de la sélection naturelle

comme facteur explicatif, unique et omnipotent selon Darwin, de l'histoire de la vie sur Terre. Imaginez : le créationnisme décrivait un monde parfait à l'image de Dieu et au service de l'Homme, où l'harmonie régnait partout. Le monde selon Darwin, inspiré par les théories de Malthus et d'Adam Smith, prône un élan évolutif construit par la concurrence entre des organismes qui luttent âprement pour leur propre intérêt, les conduisant à une descendance plus nombreuse. Cette explication de la réalité est merveilleuse pour un naturaliste, car elle montre une autonomie créatrice, par des mécanismes naturels dont la complexité donnera encore longtemps du grain à moudre aux esprits curieux. Mais « cette vision de la vie » est sans doute plus difficile à transposer dans les contes, car elle relève d'un imaginaire moins mythique, et d'une morale moins simpliste à destination des enfants. Le darwinisme peine peut-être encore à faire rêver les humains ?

Quelle que soit la conception des origines envisagées selon les lieux et les époques, il semble bien que la notion de hiérarchie, de progrès, a dominé la pensée humaine. Et malgré les éclairages sur ce point durant le dernier siècle, il doit rester enfoui chez une majorité d'hommes et de femmes, la sensation plus ou moins affirmée d'un dessein de la création ou de l'évolution, pour aboutir à ce que nous sommes. Comment expliquer autrement cette arrogance, cette proclamation de toute puissance sans partage ? Cet auto-centrage semble dépasser le réflexe égoïste que tout organisme développe vis-à-vis des autres espèces pour sa propre survie. Il faut vraiment se sentir très supérieur pour négliger à ce point les autres êtres vivants. Des textes religieux aux essais philosophiques, en passant par les traités politiques et économiques, qui égrainent

notre histoire depuis l'écriture, la nature est absente, ou à dominer et exploiter. Cette attitude conquérante, corollaire assez logique d'un développement cognitif poussant le curseur juste un peu plus loin, nous donnant les moyens de nos ambitions, reste finalement sous emprise d'un mécanisme darwinien amenant chaque individu à œuvrer pour lui-même ou son groupe. Une emprise non équilibrée par cette pensée certes brillante, mais suffisamment orgueilleuse pour ne pas laisser aux autres leur place, ne pas anticiper le cours de notre histoire évolutive, ne pas condescendre à envisager notre fin prématurée tout au moins de façon dominante et efficace (WELZER, 2009). L'évolution sur Terre, prise à son propre piège, a créé un instrument d'effondrement intégré dans le système biologique, sans doute pour la première fois depuis 4 milliards d'années. Rien de stochastique tel qu'un astéroïde ou qu'une comète. Une espèce de métazoaire parmi des millions, d'apparence anodine, un essai malheureux et génial, qui soulignera d'une fine couche la mémoire géologique de la vie terrestre.

La nature est l'autre véritable, le seul miroir non déformant qui nous repositionne sans cesse dans le monde, la seule alternative au narcissisme tapi sournoisement en chacun de nous. Beaucoup de contes populaires incarnent bien cette pluralité de pensée ; issus d'une mémoire des temps animistes, holistiques, ils nous mettent en contact d'égal à égal avec les animaux. Cette ouverture d'esprit, favorisée à l'origine sans doute par les microsociétés à transmission orale, se retrouve encore ici et là dans toutes les populations humaines. C'est ce courant minoritaire qui pourrait expliquer l'émergence de l'activité naturaliste. Probablement, parmi les peuples du paléolithique, trouvait-on

des contemplateurs à l'affût des bêtes, des rêveurs devant la goutte de rosée qui perle sur un pétale ; gentiment raillés voire bousculés par leurs pairs obsédés par l'efficacité, ils n'ont jamais dominé leurs sociétés pour les raisons mêmes qui les poussaient à s'intéresser aux « Autres ». Voilà sans doute notre héritage, le sceau d'une sensibilité suffisamment recrutée par les combinaisons de gènes pour ne pas disparaître, sans pour autant constituer une propriété émergente de la percée cognitive humaine. Cette dernière reste pour l'essentiel imprégnée par le rapport de forces.

Pour autant, le monde naturaliste n'est pas monolithique dans sa conception des relations entre Homme et nature.

Le syndrome de l'image de recherche est souvent à l'origine d'un corporatisme chez les observateurs de la vie sauvage. Un entomologiste peut maudire les chauves-souris qui se régalaient des lépidoptères nocturnes attirés par sa lampe à ultraviolets (ce cas n'est pas une vue de l'esprit : ce point de vue a été développé devant moi avec conviction lors d'un conseil scientifique de Conservatoire des Espaces Naturels dans les années 1990). Un ornithologue amateur, mais aussi pêcheur passionné, décrit le Grand cormoran comme un envahisseur vorace à éliminer (là encore c'est du vécu). Ces contradictions montrent qu'il est difficile pour beaucoup d'aimer toute la nature. C'est ce qui explique peut-être une différence de mentalité souvent constatée, entre le spécialiste exclusif d'un taxon et le naturaliste pluraliste. Le premier concentre - donc réduit - sa vision du monde à un sujet unique ; le second a généralement aussi des attirances particulières, mais s'émeut de toutes les formes de vie et des liens qui les mettent en réseau.

L'influence des caractères individuels, eux-mêmes issus de leurs parcours culturels et

social, est souvent minimisée en sciences ; et si tout le monde s'en défend, peu y échappent. A titre d'exemples, citons trois grandes figures historiques du naturalisme européen au cours de ce XVIII^e siècle baptisé des « Lumières ». Si l'on oublie - grave erreur - de prendre en compte le contexte historique et la personnalité de l'auteur, on est effaré de lire la description que fait BUFFON de la nature sauvage, dans ces premiers tomes de l'Histoire naturelle publiés en 1749 (extrait des œuvres choisies, 1868) :

La nature est le trône extérieur de la magnificence divine ; l'homme qui la contemple, qui l'étudie, s'élève par degrés au trône intérieur de la toute-puissance ; fait pour adorer le Créateur, il commande à toutes les créatures ; vassal du ciel, roi de la terre, il l'ennoblit, la peuple et l'enrichit ; il établit entre les êtres vivants l'ordre, la subordination, l'harmonie ; il embellit la nature même, il la cultive, l'étend et la polit, en élague le chardon et la ronce, y multiplie le raisin et la rose. Voyez ces plages désertes, ces tristes contrées où l'homme n'a jamais résidé, couvertes ou plutôt hérissées de bois épais et noirs dans toutes les parties élevées ; des arbres sans écorce et sans cime, courbés, rompus, tombant de vétusté ; d'autres en plus grand nombre, gisant au pied des premiers, pour pourrir sur de monceaux déjà pourris, étouffent, ensevelissent les germes prêts à éclore. La nature, qui partout ailleurs brille par sa jeunesse, paraît ici dans la décrépitude ; la terre, surchargée par le poids, surmontée par les débris de ces productions, n'offre, au lieu d'une verdure florissante, qu'un espace encombré, traversé de vieux arbres chargés de plantes parasites, de lichens, d'agarics, fruits impurs de la corruption ; dans toutes les parties basses, des

eaux mortes et croupissantes faute d'être conduites pour être dirigées ; des terrains fangeux, qui, n'étant ni solides ni liquides, sont inabordables, et demeurent également inutiles aux habitants de la terre et des eaux ; des marécages qui, couverts de plantes aquatiques et fétides, ne nourrissent que des insectes vénéneux et servent de repaire aux animaux immondes. Entre ces marais infects qui occupent les lieux bas, et les forêts décrépites qui couvrent les terres élevées, s'étendent des espèces de landes, de savanes qui n'ont rien de commun avec nos prairies; les mauvaises herbes y surmontent, y étouffent les bonnes ; ce n'est point le gazon fin qui semble faire le duvet de la terre, ce n'est point cette pelouse émaillée qui annonce sa brillante fécondité ; ce sont des végétaux agrestes, des herbes dures, épineuses, entrelacées les unes dans les autres, qui semblent moins tenir à la terre qu'elles ne tiennent entre elles, et qui, se desséchant et repoussant successivement les unes sur les autres, forment une bourre grossière, épaisse de plusieurs pieds. Nulle route, nulle communication, nul vestige d'intelligence dans ces lieux sauvages : l'homme obligé de suivre les sentiers de la bête farouche, s'il veut les parcourir ; contraint de veiller sans cesse pour éviter d'en devenir la proie ; effrayé de ses rugissements, saisi du silence même de ces profondes solitudes, rebrousse chemin, et dit : La nature brute est hideuse et mourante ; c'est moi, moi seul qui peux la rendre agréable et vivante : desséchons ces marais, aimons ces eaux mortes en les faisant couler, formons-en des ruisseaux, des canaux ; employons cet élément actif et dévorant qu'on nous avait caché et que nous ne devons qu'à nous-mêmes ; mettons le feu à celle bourre superflue, à ces vieilles forêts

déjà à demi consommées ; achevons de détruire avec le fer ce que le feu n'aura pu consumer : bientôt, au lieu du jonc, du nénuphar, dont le crapaud composait son venin, nous verrons paraître la renoncule, le trèfle, les herbes douces et salutaires ; des troupeaux d'animaux, bondissants fouleront cette terre jadis impraticable ; ils y trouveront une subsistance abondante, une pâture toujours renaissante ; ils se multiplieront pour se multiplier encore. Servons-nous de ces nouveaux aides pour achever notre ouvrage ; que le bœuf soumis au joug emploie ses forces et le poids de sa masse à sillonner la terre ; qu'elle rajeunisse par la culture ; une nature nouvelle va sortir de nos mains.

S'ensuivent une apologie de la nature cultivée, et une peinture désolante de la « nature dégénérée », c'est-à-dire anciennement cultivée puis abandonnée à elle-même...



Georges-Louis Leclerc, comte de Buffon (1707 - 1788)

A la fin de ce même siècle, le célèbre poète Johann Wolfgang von Goethe, grand botaniste ami d'Humboldt et précurseur du romantisme, donnait dans un essai de 1790 une vision plus équilibrée, dans un style moins emphatique (car moins soucieux de plaire...) mais inspiré (dans GOULD, 2006, p. 406) :

Depuis des siècles, nous sommes entravés dans notre appréhension philosophique des phénomènes naturels par l'idée que les organismes vivants ont été créés et façonnés à certaines fins par un pouvoir vital téléologique. [...] Pourquoi l'homme n'appellerait-il pas telle plante une mauvaise herbe, dès lors que de son point de vue elle ne devrait réellement pas exister : il attribue généralement l'existence de chardons entravant la culture de son champ à la malédiction prononcée par un esprit bienfaisant devenu furieux ou à la méchanceté d'un esprit funeste; cette idée lui vient plus facilement que celle consistant simplement à les regarder comme des enfants de la nature universelle, comptant tout autant pour cette dernière que le blé qu'il cultive avec soin et auquel il accorde une si grande valeur.

Et puisque Lamarck est trop souvent à l'honneur uniquement pour se moquer de sa théorie, il est opportun de lui rendre hommage, en guise de conclusion, en reproduisant un texte écrit en 1807 (in CHANSIGAUD, 2017, p. 86), qui est d'une actualité étonnante, un coup de poignard dans le cœur des naturalistes nostalgiques de la période pré industrielle :

L'homme, par son égoïsme trop peu clairvoyant pour ses propres intérêts par son penchant à jouir de tout ce qui est à sa disposition, en un mot, par son insouciance pour l'avenir et pour ses semblables, semble travailler à l'anéantissement

de ses moyens de conservation et à la destruction même de sa propre espèce. En détruisant partout les grands végétaux qui protégeaient le sol, pour des objets qui satisfont son avidité du moment, il amène rapidement à la stérilité ce sol qu'il habite, donne lieu au tarissement des sources, en écarte les animaux qui y trouvaient leur subsistance, et fait que de grandes parties du globe, autrefois très fertiles et très peuplées à tous égards, sont maintenant nues, stériles, inhabitables et désertes. Négligeant toujours les conseils de l'expérience, pour s'abandonner à ses passions, il est perpétuellement en guerre avec ses semblables, et les détruit de toutes parts et sous tous prétextes : en sorte qu'on voit des populations, autrefois considérables, s'appauvrir de plus en plus. On dirait que l'homme est destiné à s'exterminer lui-même après avoir rendu le globe inhabitable.

Et si Buffon, Goethe et Lamarck avaient vécu au XXI^e siècle, qu'auraient-il écrit ? Rien de plus, rien de moins sans doute. Et à bien y regarder, de tels discours existent encore de nos jours, et ont dû toujours exister. A trop parler d'évolution biologique, nous en oublions l'échelle du temps profond (GOULD, 2006) qui caractérise cette notion. L'évolution culturelle humaine piétine et bégaye à l'échelle de nos temps historiques. Le seul emballement qui nous caractérise est technologique.



Goethe (1749 - 1832) par J. K. Stieler

Remerciements

Ma recherche bibliographique sur les contes a été grandement facilitée par Lucie Métégnier et Cathy Sutca. Merci à Jean Roché, grâce à qui je peux jouir au quotidien de l'édition 1923 des Souvenirs entomologiques de Jean-Henri Fabre : un trésor à double résonance symbolique en quelque

sorte. Les échanges de lectures entre amis naturalistes interviennent souvent comme par magie au bon moment pour enrichir une réflexion : merci à Michel Jay pour cette complicité spontanée. Enfin et toujours, merci à Philippe Grimonprez, passeur magnifique de connaissances toujours renouvelées.

Bibliographie

Amades, J. 1994. *Des étoiles aux plantes. Petite cosmologie catalane.* Garae/Hesiodé. Presses universitaires du Mirail, Carcassonne. 317 p.

Block, M. 1995. *365 contes pour tous les âges.* Gallimard jeunesse, Paris.

Block, M. 1997. *365 contes des pourquoi et comment.* Gallimard jeunesse, Paris.

Block, M. 2010. *Contes des jours d'avant.* JBz & Cie, Paris. 75 p.

Buffon, 1868. *Œuvres choisies.* Alfred Mame et fils, Tours. 400 p.

Chansigaud, V. 2017. *Les Français et la nature: pourquoi si peu d'amour ?* Actes sud, Arles. 160 p.

Clément, C., V. Guidoux & G. Moncomble, 1992. *Mille ans de contes nature.* Milan, Toulouse. 399 p.

Danchin, E. 2021. *L'hérédité comme on ne vous l'a jamais racontée.* Humensciences, Paris. 193 p.

Espinassous, L. 2003. *Mille ans de contes sur les sentiers.* Milan, Toulouse. 446 p.

Gould, S.J. 2004. Le préadamite dans une coquille de noix. p. 149. In : *Cette vision de la vie.* Seuil, Paris. 455 p.

Gould, S.J. 2006. *La structure de la théorie de l'évolution.* Gallimard, Paris. 2033 p.

Kabakova, G. 2006. *Aux origines du monde. Contes et légendes d'Italie.* Flies France, Paris. 223 p.

Legros, G.V. 1923. *La vie de J.-H. Fabre, naturaliste.* Delagrave, Paris. 433 p.

Moncomble, G. 1993. *Mille ans de contes d'animaux.* Milan, Toulouse. 400 p.

Welzer, H. 2009. *Les guerres du climat. Pourquoi on tue au XXI^e siècle.* Gallimard, Paris. 365 p.

Pour citer cet article :

BARATAUD, M. 2022. Petites histoires et grandes théories sur le monde naturel : contes populaires, créationnisme et théories de l'évolution. *Plume de Naturalistes* 6 : 1-10.

Pour télécharger tous les articles de Plume de Naturalistes :
www.plume-de-naturalistes.fr

ISSN 2607-0510